

gumes, à la constitution forte et vigoureuse, pourront sans doute y venir assez sûrement. Je dirai la même chose de la troisième section de la rivière Abbitibi : la saison y est peut-être assez longue, mais le sol y est froid, sujet aux inondations.

Quant à la première et à la seconde section, c'est-à-dire depuis le lac Abbitibi jusqu'à Clay-Falls, je ne doute pas que, dans un avenir plus ou moins rapproché, quand les intérêts commerciaux ou les produits des mines auront ouvert des communications rapides avec la baie d'Hudson, ces forêts ne fassent place à des fermes riches et opulentes.

Le sol y est généreux, le climat favorable ; du reste, l'expérience a apporté la preuve irrécusable des faits, par ce que l'on voit de culture tout à fait réussie à New-Post, dans une des parties les moins favorisées du pays en question.

—Mais, me direz-vous, cette contrée dont vous parlez n'est-elle pas située au nord de la hauteur des terres que vous déclarez peu propre au rendement de l'agriculture.

C'est vrai. Cependant, veuillez remarquer que le sol, en cet endroit, subit une dépression considérable ; sur une distance d'environ cinquante lieues, le niveau s'abaisse de huit cents pieds, et, d'après les lois générales qui régissent les variations et les courants atmosphériques, le climat gagne plus par cet affaissement graduel et rapide de la plaine, qu'il ne perd par sa progression vers les glaces du pôle. De plus, comme tout le monde le sait, dans les pays septentrionaux, la végétation y est plus rapide ; elle semble vouloir reprendre le temps perdu par un printemps paresseux. Le sol, gelé plus profondément, fournit aux racines une plus grande provision d'humidité ; et les plantes n'ont pas à souffrir, comme la chose arrive souvent en des climats plus tempérés, de ces sécheresses précoces qui les retardent. Les chaleurs du jour, en juin et juillet, dans les environs de la Chute aux Iroquois, ne le cèdent en rien aux nôtres, et les nuits, généralement plus fraîches, préparent, aux feuilles et aux herbes, une rosée abondante qui les nourrit. Dans les mois d'été, le soleil est plus longtemps sur l'horizon, et le travail de germination et de développement se trouve d'autant plus prolongé.

On dit que cette zone fertile, large de cent cinquante milles plus ou moins, s'étend de l'ouest à l'est, depuis la rivière Nelson, au nord du lac Winnipeg, jusqu'au grand lac Mistassini, au nord du lac Saint-Jean, immense lisière de pays capable de nourrir des millions d'habitants. C'est le domaine de nos gens, ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage. O Canadiens, continuez de vous avancer vers le nord en bataillons serrés : *crescite et multiplicamini*, l'espace dans votre pays ne vous manque pas.

* * *

Avant que je ferme cette lettre, voulez-vous connaître le nombre et la longueur des portages que vous aurez à faire sur la rivière Abbitibi, quand vous projeterez une promenade de vacance à la baie d'Hudson ? Cette énumération ne comprend pas les marches forcées que les rapides plats, dans la saison des basses eaux, vous feront de faire sur les grèves, elle ne dit que les chutes, sauts et rapides que l'on rencontre en tout temps, ils sont au nombre de vingt-et-un. Le Gotchiji, neuf arpens ; les Deux-Portages, le premier, deux arpens, le second, un arpent et quart ; la Chute aux Iroquois, deux arpens et demi ; la tête du Long Portage (voir la gravure page 109), deux arpens ; le Pied du Long Portage, deux arpens et quart ; le Rapide de l'Île, deux arpens ; la Chaudière, deux arpens et demi ; les Trois Portages, quatorze arpens ; le Portage de l'Île, trois arpens et demi ; le Lop-Stick, deux arpens et demi ; le Little Long, quinze arpens et demi ; le Rocheux, six arpens et demi ; un portage dont je ne connais pas le nom, deux arpens et demi ; le Bouleau, onze arpens et demi ; la Canistre d'Huile, quatre arpens ; le Grand-Portage, cinquante-huit arpens ; la Loutre, soixante huit arpens ; le Sextant, quinze arpens un quart ; Clay-Falls, dix-sept arpens et demi ; la Mattawan, quatre arpens.

Quand un lecteur a fini de parcourir une no-

menclature aussi sèche, il a besoin de repos ; c'est pourquoi ce soir, je vous fais grâce de plus de détails et je m'arrête, en vous donnant rendez-vous au fort de Moose.

CORRESPONDANCE

M. le Rédacteur,

Votre chroniqueuse de la semaine dernière me semble d'une curiosité digne d'être payée.

Veuillez donc me permettre de lui dire, à travers les colonnes du journal, que l'histoire entre deux de vos collaboratrices n'a été ni longue, ni intéressante.

Je le regrette pour l'étonnante discrétion de mademoiselle Ninette et pour toute l'attention qu'elle nous a portée.

Je vous salue et vous remercie.

HERMANCE.

AU POLE SUD

UN NOUVEAU VOYAGE D'EXPLORATION

Pendant que l'Europe entière forge des armes et se prépare pour une longue guerre éventuelle, les savants poursuivent sans répit les besognes commencées, sans paraître se soucier des sourds grondements des peuples, précurseurs des orages politiques, sans songer peut-être aux catastrophes futures qui laisseront le monde indifférent aux grandes découvertes, aux grands et merveilleux labeurs.

L'un de ces hommes, un de ces rêveurs qui est en même temps un "agissant," un savant doublé d'un navigateur intrépide, va tenter une fois encore d'arracher quelques secrets à la terre.

M. Nordenskiöld, l'illustre explorateur dont le voyage aux régions du pôle nord a fait événement dans l'histoire des découvertes, saisi de la nostalgie des mers lointaines que le soleil semble n'éclairer qu'à regret, se prépare à appareiller pour les contrées désolées, les neigeuses solitudes. Mais ce n'est plus vers le nord que l'aventureux savant dirigera la proue de son navire. Ce n'est plus le fameux passage du Nord-Est, découvert par lui, qu'il veut suivre encore. C'est vers le pôle sud qu'il va descendre. Ce sont les régions inconnues et à peine indiquées par des lignes de points sur les meilleures cartes marines, qu'il va reconnaître, si la chance le seconde, si l'Océan ne se referme pas sur lui et n'emprisonne pas son navire dans les glaces qui le peuvent briser comme verre.

L'entreprise est peut-être plus périlleuse encore que la précédente. Les régions antarctiques sont moins visitées, moins connues que les régions arctiques. Les rares terres où des navigateurs ont abordé ne sont point, comme celles du nord, parcourues par des indigènes, et des naufragés ne peuvent même compter sur ce faible secours.

Dans les hautes latitudes septentrionales, il y a encore des stations où l'on peut se ravitailler et tout au moins trouver un abri, pendant le gros de l'hivernage. Dans le sud, rien de semblable. L'explorateur n'a que le pont de son navire sur lequel il puisse espérer. Le navire coulé ou mis en miettes sous une pression des icebergs, plus de salut.

En admettant même que les survivants, après des fatigues inouïes, aient pu, du point où ils auraient été arrêtés, regagner les bords de la mer libre, ils ne pourraient avoir que l'affreuse certitude de ne jamais apercevoir sur l'horizon la voile libératrice. Ces parages sont absolument déserts.

Jusqu'où ira Nordenskiöld ? Aussi loin que possible. Peut-être ira-t-il si loin que jamais il ne reverra la rive suédoise. Mais il est déjà illustre et une telle mort ne fera qu'ajouter à sa gloire. Le grand explorateur mérite donc l'admiration de tous ceux qui aiment les actions nobles et désintéressées, qui n'ont pour but que d'enrichir le trésor des connaissances humaines. Mais combien sont davantage encore dignes de sympathie, les humbles auxiliaires du savant, ces pauvres matelots qui risquent leur vie en toute connaissance de cause, sans être soutenus par ce si puissant stimulant : la conquête de la gloire !

Poularde à la Grimod de la Reynière. — Videz, flambez, troussiez une belle poularde ; battez-la pour l'aplatir ; remplissez-la d'une farce faite avec le foie de la volaille, des champignons, persil, ciboules, sel, gros poivre, moëlle de bœuf, un peu de beurre et de lard ; le tout bien mêlé. Taillez une douzaine de tranches de jambon nouveau, de la largeur d'un doigt et de la longueur de la volaille, et autant de tranches de mie de pain. Après avoir passé la poularde au beurre et l'avoir embrochée, couvrez-la entièrement de tranches de pain sur lesquelles vous assujettissez les tranches de jambon ; enveloppez le tout de papier, et quand la poularde est cuite, servez-la sans jus.

COMMENT SE COIFFER



Chapeau en fleurs

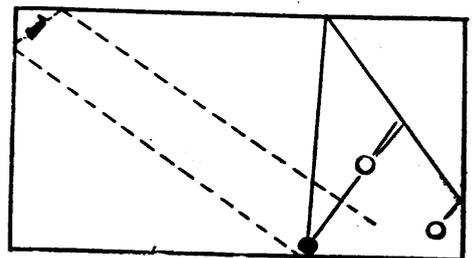
Cet élégant chapeau, forme manco, est tout en roses et boutons avec feuillage de tons doux ; l'aigrette est en boutons légers mêlés de feuillage. Le même chapeau se fait en bluets, violettes, pensées et autres fleurs assez petites et flexibles pour obtenir un bon effet.

La monnaie japonaise.—Le prolétaire japonais n'a pas de poches ; c'est sans doute pour cela que, dans les temps anciens, il fut décidé, par les maîtres du Japon, que la menue monnaie serait percée d'un trou. Les prolétaires prirent l'habitude de porter leur fortune, passée dans une corde, autour du cou ou de la ceinture. Cette menue monnaie n'avait d'ailleurs qu'une valeur bien minime ; il en fallait un millier pour faire quelques francs ; pour un louis, il aurait fallu en réunir une charretée.

Mais, quand la civilisation européenne pénétra au Japon, elle apporta avec elle une nouvelle monnaie non percée et d'une valeur plus sérieuse. Les prolétaires, n'ayant toujours pas de poches, ne sachant où mettre leur fortune, trouvèrent que la civilisation les traitait par trop durement. Ils réclamèrent. Pour les satisfaire, le gouvernement émit du papier-monnaie d'une infime valeur ; le papier ne les contenta qu'à moitié. Et, pour ne plus entendre leurs réclamations, le gouvernement vient de frapper, de nouveau, de la menue monnaie ayant environ la valeur d'un centime. Naturellement, chaque pièce sera percée du fameux trou, qui permettra aux prolétaires japonais de porter leur fortune, autour du cou, passée dans une corde. Et, de nouveau, les prolétaires japonais seront heureux.

LE JEU DE BILLARD

COUP DUR—EFFET DE COTÉ



De quelle façon devez-vous jouer ce coup pour obtenir un bon rappel ?